

enquête

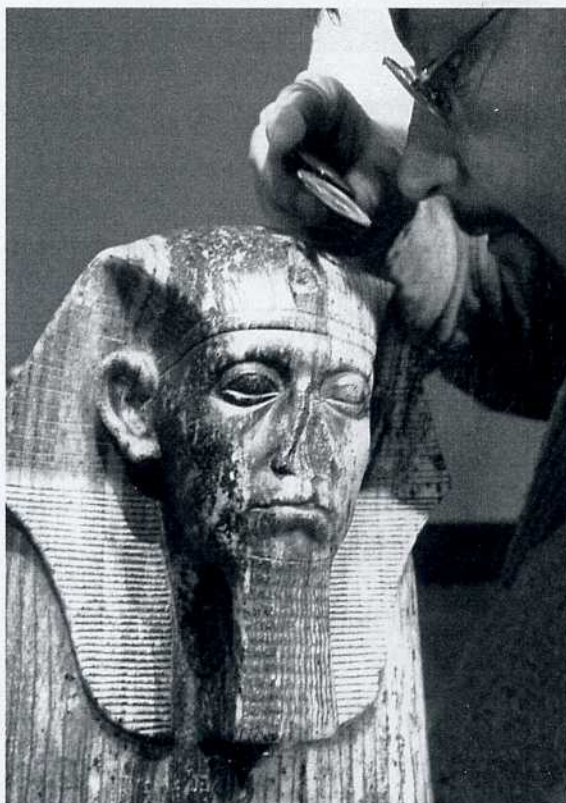
A partir de la vraie-fausse statue achetée à Drouot par François Pinault, Minotaure a infiltré un réseau de trafiquants d'art

Le faussaire, l'expert et le milliardaire

pouvoirs

« Combien les hommes se réjouissent d'être sous tes ordres, ta force a maîtrisé la populace... ». Poème pour le roi des Stances en l'honneur de Sésostris III

Une fine couche de sable enrobe la cité mythique du Caire. Dans les derniers jours du mois de mai, la vie du bazar près de la mosquée Al-Azhar s'écoule imperturbablement au rythme millénaire de la plus grande métropole du monde arabe et du continent africain qui croule sous le poids de ses 20 millions d'âmes. Les cris des klaxons transpercent la brume et parviennent jusqu'aux ruelles et aux coupe-gorge où se lancent les invitations pressantes des mar-



Par Laszlo Liszkai, vrai journaliste, et faux marchand d'art pour les besoins de l'enquête

chands et de quelques femmes de petite vertu. Le muezzin d'Al-Azhar appelle ses fidèles. C'est l'heure de la prière. Dans le quartier de Khan Al-Khalili, j'accède à la rue Sikka el-Badistan, en face du minaret de la mosquée Al-Hussein. La première ruelle à gauche conduit au Café Fichouï, haut lieu de rencontres au début du siècle des écrivains et des intellectuels, mais je tourne à gauche.

Le magasin est vide. Saïd, le petit marchand d'antiquités et de babioles, est déjà informé depuis dix minutes par son guetteur que je suis de retour dans le quartier. C'est la quatrième nuit de négociations autour d'une statue royale du Moyen-Empire. La première nuit, Saïd, après m'avoir proposé une imitation en gra-



nit rose du roi Khephren (IV^e dynastie) de l'Ancien-Empire, a vite compris ce que je cherchais. Il a d'abord feint l'incompréhension puis tergiversé pendant quelques minutes afin de tenter de cacher qu'il avait mordu à l'hameçon. Il admet finalement qu'il peut me trouver un véritable chef d'œuvre antique du Moyen-Empire. Il a fait venir Youssef « le Chimiste », Khaled « le Professeur » et Ahmed « l'Economiste ». Les quatre mousquetaires des fausses antiquités égyptiennes sont réunis dans l'arrière-cour de la petite échoppe. Ils posséderaient plusieurs statues royales en pierre, cachées dans une villa à Héliopolis, dans la banlieue résidentielle nord de la capitale égyptienne.

Les effluves du thé à la menthe et la fumée du chicha établissent l'ambiance de l'ultime discussion. « *C'est un véritable chef d'œuvre authentique du Moyen-Empire que tu vas voir, wa-llah el 'Azim.* », susurre Khaled « le Professeur », tentant de balayer mes doutes sur une éven-

tuelle fausse pièce. « *Elle vient du site de Dahchour, des débris d'un temple funéraire* », lâche-t-il avec un sourire narquois. Ses compères gloussent. Ils savent comme moi que le site de Dahchour, à 26 km au sud-est de Gizeh, est situé en zone militaire. Interdit d'accès au public, toute vérification est impossible. Ils ignorent que la veille, j'ai trouvé l'atelier principal qui fabrique les semi-faux – ou les semi-vrais – monuments pharaoniques à Mit Rahineh (l'antique Memphis). L'atelier sert de cache et de dépôt au réseau du « Professeur ». Au bord du Nil, entre Saqqara et Dahchour, ce petit village perdu au milieu des palmeraies abrite une population de fellahins qui depuis l'aube des temps vit du pillage. L'avidité de collectionneurs et de conservateurs de musées européens et américains peu regardants sur l'origine des pièces les a conduits à développer toute une industrie de la tromperie. Je me faufille dans les ruelles étroites avant d'arriver sur une petite place.

enquête

La porte de la maison de Mohammed s'entrebâille. Lui et son frère ont un atelier dans le village et sont les meilleurs faussaires de Basse-Egypte depuis plus de 35 ans. Mohammed a commencé à l'âge de 15 ans, en flânant dans les ruines, glanant nombre de matériaux antiques. C'est le secret de son atelier. Faire des copies de première catégorie en utilisant des pierres ou des bois anciens revêtus de patines millénaires. Fréquemment des égyptologues confirmés sont piégés par ses productions. « *Ce morceau de basalte noir qui est à côté de la boîte à outils ne viendrait-il pas d'un espace de 30 mètres carrés qui se trouve entre les mastabas et le flanc oriental de pyramide de Kheops sur le plateau de Gizeh ?* » Ma question

paysagistes européens accrochés au mur. L'un des deux gaillards m'apporte une grande valise marron usée des années 1950. A l'intérieur la statue promise.

Une statue en granit gris moucheté de 70 cm de haut est sortie de la valise. Il s'agit d'un pharaon représenté en position debout tout à fait identique à celui conservé dans la collection Halkédis aux Etats-Unis : la statue d'Amenemhat IV, petit-fils de Sésostri III, identifiée comme fausse par l'égyptologue français Luc Watrin. Je m'approche. Le visage est trop moderne. La qualité des textes gravés laisse à désirer. C'est une copie de qualité en tous points comparable au Sésostri III acheté à Paris. Le nom sur la ceinture

pouvoirs



le raidit. J'en profite pour lui sortir la photo de la statue du roi Sésostri III achetée à Drouot en 1998 par un milliardaire français et je lui montre. « *Elle a été taillée dans un granit similaire, vous la connaissez ?* » Il blêmit. Le lendemain, dans l'échoppe d'Héliopolis, les visages de mes quatre mousquetaires aussi se sont crispés à la vue de cette photo. Le voyage est interminable. A deux heures du matin nous parvenons à destination. Partis dans un véhicule fatigué de Khan el-Khalili, nous arrivons dans un quartier peu éclairé jouxtant l'aéroport. Après quelques détours dans la cité endormie, je me fais passer pour un marchand en quête d'antiquités. Nous arrivons dans un appartement au décor très kitch : canapés laqués pourpre et or, copies grossières de tableaux

est également celui de Sésostri III. Incroyable ! « *Si tu l'aimes ya Khawaga on a trouvé sept comme cela à Dahchour où est enterré ce roi* ». « *Vous en voulez combien ?* » Ils prennent leur temps puis lâchent : « *un million de dollars* ». Deux heures plus tard nous sommes à un demi-million... Je quitte mes hôtes en leur promettant de rapporter ces informations à mon commanditaire à Paris, un riche collectionneur...

Tout a commencé le 10 novembre 1998 à Paris. Dans la salle 4 du premier étage du prestigieux Hôtel Drouot, une soixantaine de personnes sont réunies. C'est l'heure d'une des plus belles arnaques de l'année. « *Qui achètera cette saloperie ?* », chuchote à l'oreille de son voisin une femme d'une quarantaine d'années vêtue

d'un costume de couleur mauve. Elle jette un regard méprisant sur la statue du pharaon à la mine triste et désabusée, estimée 2 millions de francs (300 000 euros). Une certaine tension se perçoit dans la salle. Le marchand-expert Chakib Slitine tient son client. Maître Coutau-Bégarie adjuge pour quelque 5 millions de francs (770 000 euros) une statue de Sésostri III haute de 57 cm après un bref spectacle virtuel mené par le marchand-expert. Celui-ci, chemise blanche, sous un impeccable costume sombre, porte au revers gauche de sa veste une rosace rouge imitant la légion d'honneur – en fait un pins en forme de coccinelle, qui fait sourire les habitués de ses ventes. Le marchand-expert est affairé. Il est collé à deux télé-

☞ Et pendant toutes ces enquêtes sur Sésostri, personne n'a pensé à prendre langue avec un membre de sa famille, même faux



phones. Sur le premier, le futur propriétaire de l'objet. De l'autre, un personnage qui pourrait être virtuel. La vente est rapide comme si le prix avait déjà été négocié. « C'est sa botte secrète, et il la place toujours au but », explique un collectionneur, habitué des ventes égyptiennes du tandem Coutau-Bégarie/Slitine à Drouot. Ils travaillent ensemble depuis plus de 15 ans. Dans la salle l'assistance reste silencieuse. « 5 millions ! Personne d'autre dans la salle ? »

« Si cette valeur d'adjudication est fantaisiste (une vraie pièce aurait coûté à l'acheteur dix fois plus), c'est d'abord qu'il n'y a pas eu enchères. Aucun acteur de ce marché (marchands, collectionneurs, musées) n'a voulu s'intéresser à cette statue », écrira plus tard Domercq, un marchand français installé à Genève.

Le nom du nouveau propriétaire est bientôt connu. Il s'agit de Maryvonne Pinault, la femme de l'industriel et milliardaire français François Pinault, entre autres propriétaire de la maison de vente Christie's. Une conservatrice en chef du département égyptien du Musée du Louvre, Elisabeth Delange, a encouragé avant la vente Mme Pinault à acheter l'objet pour l'offrir au Louvre. Une année plus tôt, dit-on, le couple Pinault avait déjà offert une somme comparable à la Société des amis du Louvre pour acquérir dans une galerie suisse une autre statue royale du Moyen-Empire, celle de la reine Ouret, mère du roi Sésostri III. Pourtant cette

statue de 57 cm de hauteur, censée dater de la XIII^e dynastie, (vers 1900-1850 av J.-C.) ne surgit pas de nulle part. Elle a en fait une longue histoire. En 1981, elle est présentée au musée égyptien de Berlin et à son directeur, le Dr Settgast.

En 1983, la même statue est présentée au Musée d'Art et d'Histoire de Genève. Proposée au musée par Madame Vollmoeller, antiquaire zurichoise, son prix est fixé par le vendeur à 300 000 euros (2 millions de francs). Les autorités du musée refusent la pièce qu'ils considèrent comme fausse. Elle est photographiée une nouvelle fois et l'on peut constater qu'elle ne présente plus les textes gravés deux ans plus tôt sur la partie antérieure du trône et sur le socle.

Dans les années 1980 la statue voyage. On la signale à Bruxelles. Elle franchit ensuite l'Atlantique pour se retrouver aux Etats-Unis dans la galerie d'art de Samuel Merin à New-York où elle est reconnue et identifiée comme fausse par l'Égyptologue franco-américain Patrick Cardon, ancien conservateur au musée de Brooklyn. Elle est aussi proposée au Musée de Cleveland qui la refuse. La pièce retourne ensuite en Europe.

En 1993, la statue de Sésostri III est présentée par la galerie suisse Vollmoeller à la Foire des antiquités de Bâle puis retirée sur ordre du jury, car elle est jugée douteuse. Elle disparaît ensuite pour réapparaître seulement en 1998 chez le marchand Slitine. La pièce a été déposée par un avocat berlinois du nom de Hans Eckert, représentant le propriétaire – sans visage – de l'objet. Le professeur Yoyotte, conseiller du marchand Slitine, questionné par le marchand sur l'authenticité de cet objet suggère à celui-ci de s'adresser au spécialiste européen du Moyen-Empire, le professeur allemand Wildung. « Si la pièce est bonne il te le dira, et ainsi labellisée tu pourras la vendre sans risque ».

Plusieurs fax de la fin septembre 1998 attestent d'une correspondance entre Slitine et Wildung, le premier sollicitant l'avis du second en ces termes : « Je me permets de soumettre à votre appréciation une statue en granodiorite de Sésostri III (présumée)... peut-être êtes vous intéressé par son acquisition ? » Le « Coq rouge de l'égyptologie allemande », alors directeur du musée de Berlin, reçoit en annexe une photo de la statue et consulte ses collègues qui lui rappellent que cet objet

enquête

avait déjà été présenté à son prédécesseur, le Dr Settgast. Il y a près de 20 ans. Lors d'un voyage à Paris, accompagné de son épouse Sylvia Schoske, directeur du musée de Munich, le professeur Wildung explique à Chakib Slitine que cette pièce, discréditée en Allemagne, ne doit pas être mise en vente. La statue apparaît pourtant dans le catalogue de vente Coutau-Bégarie/Slitine comme si de rien n'était. Informé, Wildung envoie une lettre recommandée à Drouot une semaine avant la vente, demandant le retrait de cette « statue de très mauvaise réputation ». En vain. L'objet est mis en vente et vendu le 10 novembre 1998.

La statue, non payée, est exceptionnellement livrée au domicile privé du couple Pinault pour honorer un dîner présidentiel. On ne sait si le président de la République a apprécié la sculpture. Estimant avoir été ridiculisé et choqué que l'on n'ait pas tenu compte de ses avertissements, le professeur Wildung, déballe tout au journal *Libération*. Le 16 novembre au matin, en lisant l'article dans lequel un conservateur allemand anonyme prétend que son acquisition est un faux, François Pinault manque de s'étrangler et renvoie la statue au commissaire priseur.

L'affaire Sésostris III déboule sur le terrain judiciaire. Objet de tous les doutes depuis plus de 20 ans, sur les marchés européen et américain, cette statue totalement grillée trouve enfin son heure de gloire à Paris.

En 2000, une expertise judiciaire contenue dans une étude de 46 pages et conduite par Elisabeth Delange conservateur au musée du Louvre et Christiane Desroches-Noblecourt, ex-conservateur du même musée, conclut que l'œuvre vendue aux Pinault est bien authentique. Cette statue ne correspondant à aucun canon connu, les « louvrologues » avancent la théorie d'une « statue posthume », la première du genre, « réalisée à la fin de la XII^e ou au début de la XIII^e dynastie ». Pour elles, l'objet n'en est que plus intéressant : « un chef d'œuvre unique en son genre, un témoignage historique de grande valeur ». Cette étude a été facturée 880 000 francs au patron de la maison Christie's qui n'accepte cependant d'en payer que la moitié, estimant que le montant de 20 000 francs par page est un peu

En lisant l'article dans lequel un conservateur anonyme prétend que sa statue est un faux, François Pinault manque de s'étrangler

salé. Face à ces conclusions inattendues, l'avocat de François Pinault ne peut plaider le faux. Il avance que l'objet est non conforme à sa description dans le catalogue, la vente en question devant dès lors être annulée. Le couple Pinault est débouté de sa demande le 31 janvier 2001 et fait appel de cette décision.



Quelques mois après cet échec prévisible, un nouvel expert entre en scène : Luc Watrin. Cet universitaire de 40 ans, directeur de recherche rattaché au GREPAL (Groupe de recherche européen pour l'archéologie du Levant), est un chercheur reconnu plus habitué des congrès internationaux d'égyptologie et des chantiers de fouilles en Egypte que des salons parisiens. Il a évité à plusieurs reprises à de riches collectionneurs de se fourvoyer dans des achats d'objets douteux si bien que sa réputation d'expert incorruptible est arrivée aux oreilles du patron de Christie's. François Pinault lui demande dès leur premier entretien s'il veut bien l'éclairer sur cette affaire et lui donne carte blanche.

En février 2002, Luc Watrin, livre une étude dans laquelle il détaille point par point les nombreuses incohérences du rapport des experts judiciaires, constatant que cet objet est non seulement disproportionné et dis-

symétrique mais qu'il est aussi totalement composite, présentant un siège de l'Ancien Empire, un pilier dorsal de la XIII^e dynastie, et une tête d'empereur romain du I^{er} siècle av. J.-C. Cette sculpture atypique est « *une insulte criante à la mémoire du grand roi* », une oeuvre « *seulement digne de Frankenstein* », déclare le chercheur.

Dans son rapport, il souligne que les conclusions apportées par le duo du Louvre censées être au-dessous de tout soupçon, ne reposent sur aucune base scientifique pertinente et que leur étude n'était rien d'autre qu'un document de complaisance destiné à conforter la position du vendeur.

Cherchant à approfondir son enquête, Luc Watrin identifie à la fin de l'année 2001 une pièce tout à fait comparable aux Etats-Unis dans la collection du milliardaire américain Halkédis à Atlanta. Il s'agit d'une représentation du pharaon Aménemhat IV, dernier roi de la XII^e dynastie. Cette statue, selon Luc Watrin, présente les mêmes anomalies que le Sésostri III de Pinault. Cet objet a été acheté 1 million de dollars il y a 20 ans par Halkédis. L'Égyptologue Josephson à New-York lui confirme qu'à son avis cet objet est bien faux. Destins parallèles pour ces deux statues identifiées comme fausses par le même expert. Mais Pinault perd une seconde fois, le jugement du premier procès étant confirmé.

Sur les conseils de Luc Watrin, il demande au printemps 2002 au laboratoire de Francine Maurer à Bordeaux de procéder à un examen de tracéologie afin d'interpréter les traces des outils ayant servi à sculpter cette statue pour la dater avec précision. Pas moins de 43 zones ont été étudiées qui permettent de constater l'absence de patine et surtout, des traces d'outils modernes comme celles d'outils en fer chromé et celles d'une lame diamantée. En conclusion, il s'agit d'une sculpture moderne.

Résultat, au printemps 2003, après avoir consulté les analyses, le « pape » de l'égyptologie française, Jean Yoyotte, ancien professeur au Collège de France brise l'Omerta imposée par les experts du Louvre et tente de sauver l'honneur des égyptologues institutionnels français. Il reconnaît que « *le roi était nu* » en déclarant à la fin de l'exposé que « *la statue du roi était bien fausse* ».

Pourquoi la justice n'a-t-elle pas exigé de connaître l'identité du propriétaire de cette pièce ? Inexplicable incohérence ! Si on ne peut retracer la provenance d'une pièce, on ne peut alors se baser que sur son aspect, sa stylistique, sa qualité et bien d'autres critères qui condui-

sent à des avis qui peuvent être contestés. C'est le cas de la statue de Sésostri III qui n'a pas été trouvée lors d'une campagne classique de fouilles.

L'existence d'ateliers modernes de copistes en Égypte est incontestable. A ce sujet, Mr Tareq Al-Soweissi, alias Tareq Mohamed Ahmed, le chef d'un réseau de trafiquants d'objets réels mais aussi de copies parfaitement réalisées, a été interpellé en mai 2003 au Caire. « *Ce trafiquant est le plus important d'Égypte depuis les Abd el-Rassoul au XIX^e siècle qui pillaient les momies royales. Nous l'avons arrêté en flagrant délit alors qu'il se faisait livrer une statue en pierre de la déesse Sekhmet. Ses coups de fil vers la France, l'Allemagne ou la Suisse nous ont beaucoup aidé à comprendre le fonctionnement des réseaux de pillards ou de faussaires jusqu'aux marchands experts* », me révèle le colonel Ibrahim de la Sûreté de l'Etat égyptien.

Cet officier de l'unité spéciale de l'ACA (Administrative Control Authority) m'explique qu'il ont trouvé 3 millions de dollars cash dans son bureau. Puis il me



fait une autre confidence : « *Dans les écoutes on parle beaucoup d'un marchand à Paris. Il se pourrait que cette personne, connue sous le sobriquet d'un animal bondissant, "la Gazelle", révèle les rouages de ses étranges pratiques, notamment celles qui portent sur l'exportation illégale d'objets trouvés dans des fouilles clandestines, volés dans les dépôts comme celui de Saqqara* ».

Laszlo Liszkai